



Mots. Les langages du politique

74 | 2004

Langue(s) et nationalisme(s)

Le Félibrige : un incertain nationalisme linguistique

Felibrige : a dubious linguistic nationalism

El Felibrige: un nacionalismo lingüístico incierto

Philippe Martel



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/4273>

DOI : [10.4000/mots.4273](https://doi.org/10.4000/mots.4273)

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2004

Pagination : 43-57

ISBN : 2-84788-056-9

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Philippe Martel, « Le Félibrige : un incertain nationalisme linguistique », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 74 | 2004, mis en ligne le 24 avril 2008, consulté le 15 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/mots/4273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.4273>

Tous droits réservés

Philippe MARTEL¹

Le Félibrige : un incertain nationalisme linguistique

La langue d'oc pour étendard : ce titre de la synthèse la plus récente sur l'histoire du Félibrige² dit assez le rôle central tenu par la langue dans le discours de la «renaissance» d'oc au 19^e siècle. Et de fait, le Félibrige des origines, en 1854, c'est d'abord un petit groupe de poètes de la région d'Avignon, unis par leur désir d'écrire en «provençal». Et ce n'est qu'assez progressivement que ce petit groupe s'élargira au point d'essaimer dans la trentaine de départements de l'aire historique de la langue d'oc, tout en développant un discours revendicatif.

Mais que revendique-t-on ? Les félibres se donnent-ils pour seule tâche la défense de leur langue ? Ou bien passent-ils de la défense de la langue à celle du pays où elle se parle, et dès lors, cette démarche les amène-t-elle à remettre en cause l'appartenance de ce pays à l'État français ? Bref, passe-t-on, selon un schéma observable ailleurs³, d'un mouvement purement culturel à un mouvement de plus en plus radical aboutissant à la naissance d'un authentique nationalisme ? C'est cette question que nous allons aborder ici, à partir des discours produits par le Félibrige entre sa naissance (1854) et la mort de son fondateur et principal leader, Frédéric Mistral (1914). Et de fait, c'est essentiellement à partir des textes de ce dernier que nous essayerons de cerner les positions défendues par son association, telles qu'elles sont formulées dans certains de ses poèmes, mais aussi dans les discours publics qu'il a eu l'occasion de prononcer. Ses amis et disciples, pour l'essentiel, développent les idées qu'il a lancées, dans le meilleur des cas. Et assez significativement, ceux-là même qui lui succèdent à la tête du Félibrige auront tendance à truffier leurs propres discours de citations tirées de ceux de Mistral. Ainsi se met en place, de façon à

1. CNRS/Université Paul-Valéry, Montpellier 3.

2. Simon Calamel, Dominique Javel, *La langue d'oc pour étendard : les félibres (1854-2002)*, Toulouse, Privat, 2002. Voir aussi l'ouvrage plus ancien et plus critique de Pierre Pasquini, *Le pays des parlers perdus*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1994.

3. Voir la synthèse récente d'Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999.

la fois progressive et durable, une vulgate félibréenne. Mais cela ne veut pas dire que cette vulgate constitue une réponse cohérente à la question que nous posons plus haut. Et ce qu'il nous faut voir ici, c'est l'oscillation de ce discours félibréen entre deux pôles, deux visions possibles du statut de la langue : langue d'un peuple, d'une *raço*, d'une *naciounalita*, pour le dire dans le langage même des félibres, ou alors langue du peuple, des *pastre e gent di mas*, ces « bergers et gens des fermes » désignés par Mistral comme destinataires privilégiés dès son premier grand poème, *Mirèio* en 1859.

Qui parle ?

Le Félibrige a donc été fondé en 1854, par une poignée de jeunes écrivains de la région avignonnaise. Il naît en Provence parce que c'est alors la région qui fournit la majorité des titres qui s'impriment en occitan (72 % entre 1850 et 1860)⁴. Mais il ne naît pas dans la véritable capitale de cet écrit d'oc, Marseille. Autant dire qu'on a affaire au départ à un petit groupe marginal, doublement provincial, à l'échelle de la France bien sûr, mais aussi à celle de la Provence elle-même. C'est pourtant ce petit groupe de jeunes qui va bientôt incarner la renaissance d'oc dans sa quasi totalité, à partir du moment où Mistral voit son poème *Mirèio* consacré par la critique parisienne. Du coup, le Félibrige doit s'adapter et, de petit groupe informel et convivial, passer au stade d'organisation structurée. Dès 1862, il se dote de statuts qui en font une sorte d'Institut de Provence associant des « félibres » cooptés, au nombre de cinquante, répartis en sections correspondant à la littérature mais aussi aux arts et aux sciences. L'ambition implicite est de regrouper l'élite de l'intelligentsia méridionale dans son ensemble, même si c'est la poésie qui est au poste de commande. Le premier article de ces statuts indique, en termes poétiques, les buts de l'association : « Garder toujours [à la Provence] sa langue, sa couleur, sa liberté de tournure, son honneur national et son beau rang d'intelligence, car, telle qu'elle est, la Provence nous plaît. Par Provence, nous entendons le Midi tout entier »⁵. La langue est première nommée, mais on note l'irruption de l'adjectif « national », et le jeu subtil sur le nom du pays désigné, à la fois la province originelle des premiers félibres, mais aussi et déjà le « Midi » dans son ensemble.

Cela dit, ce premier Félibrige rencontre vite une certaine difficulté à recruter d'autres partenaires que des écrivains. Les nouveaux statuts adoptés en

4. Voir notre article « L'imprimé occitan au 19^e siècle : essai d'approche quantitative », *Lengas*, n° 36, 1994, p. 39-63.

5. S. Calamel, D. Javel, ouvr. cité, p. 74.

1876 sont plus larges en ce sens qu'à côté de l'académie des cinquante, rebaptisés «majoraux», ils prévoient le recrutement de félibres de base en nombre illimité, ce qui permettra à l'association de regrouper, en 1914, pas loin d'un millier d'adhérents, auxquels il faut ajouter plusieurs milliers de membres des groupes locaux, les *escolo*, liés au Félibrige. L'article 1 assigne à ce dernier la mission de «grouper et encourager tous ceux qui par leurs œuvres, sauvent la langue des pays d'oc, ainsi que les savants et les artistes qui étudient et travaillent dans l'intérêt de ces pays». Les «pays d'oc» remplacent donc la «Provence» des statuts précédents. Une étape sera encore franchie dans les derniers statuts adoptés à la veille de la guerre de 1914-1918, qui parlent explicitement de «nation occitane» et complètent l'incontournable référence à la langue par la référence à des concepts plus généraux, les presque intraduisibles *gaubi* (au départ «savoir-faire», et dans le langage félibréen plutôt «manière d'être») et *eime naciounau* («esprit national»). Au total, la vocation assignée au Félibrige est celle d'une avant-garde destinée à sauver la culture du pays d'oc, au prix d'un incontestable élitisme, visible dans les modalités du recrutement et de la direction de l'association, assez peu démocratiques. Avec une ambigüité constante : ce qui est en jeu ce n'est pas seulement la langue et la culture, mais aussi et au-delà, l'âme – on dirait aujourd'hui «l'identité» – d'un pays ayant ses intérêts propres. Où l'on dépasse le seul champ littéraire.

Dans la pratique, le Félibrige a cependant un fonctionnement bien moins martial que ce que laissent entendre les statuts. Un des seuls moments de rencontre entre les félibres est constitué par leur fête annuelle de la Santo Estello, en mai, qui se tient chaque année dans une ville méridionale différente, et connaît deux points forts : un concours littéraire, et un banquet, au cours duquel le président (*capoulier*) du Félibrige prononce une sorte de discours sur l'état de l'Union fixant aux adhérents les grands objectifs à atteindre. C'est ce corpus de discours de la Santo Estello, essentiellement ceux de Mistral entre 1876 et 1888⁶ que nous allons utiliser ici, à côté de certains poèmes «politiques» du même auteur.

Le message félibréen : sauver la langue d'un peuple ?

Nacioun, naciounau : nous avons rencontré ces mots dans les statuts évoqués plus haut. On pourrait compléter la série avec un autre mot de la même famille, mais lourd de sens dans l'Europe du 19^e siècle : *naciounalita*, «nationalité». En employant ces mots, Mistral et ses amis entendent donc bien signi-

6. Les discours de Santo Estello ont été abordés dans leur ensemble par Pierrette Béren-gier, *Li discours de Santo Estello*, Aix, Parlaren, 1986.

fier que leur Midi n'est pas seulement une province disposant d'un dialecte particulier, mais bien un peuple, un *pople*, une *raço* avec sa langue, son caractère et ses intérêts propres. Cette vision des choses s'enracine en fait dans un héritage qui vient des débuts du siècle, avec la redécouverte – à Paris d'ailleurs pour l'essentiel – des gloires du Midi médiéval : la poésie des troubadours, modèle pour la lyrique de l'Europe toute entière au 12^e siècle, et la croisade des albigeois, présentée par un certain nombre d'historiens libéraux de la Restauration comme l'égorgement par un Nord barbare d'un Midi civilisé, tolérant et démocratique⁷. La référence à ce passé est fondamentale : c'est elle qui distingue la littérature d'oc renaissantiste des littératures dialectales d'oïl, par exemple. Sans le souvenir de ce temps où le «Midi» était indépendant, où sa langue n'était pas un «patois» mais l'idiome inspirateur des premiers écrivains ibériques ou italiens, aucune «renaissance» d'oc n'aurait pu être conçue. C'est ce souvenir valorisant qui justifie la stratégie des félibres dès le départ : redonner à leur langue, par un travail d'épuration graphique et linguistique, et par un travail littéraire ambitieux, le niveau et le statut qui avaient été les siens au 12^e siècle. Ce qui bien entendu heurte de plein fouet les représentations ordinaires de la langue d'oc dans la France du temps. Les intellectuels libéraux avaient bien pu sous la Restauration chanter la gloire de ce Midi des troubadours et des albigeois, mais leurs successeurs immédiats, historiens comme Michelet dès 1833 et historiens de la littérature corrigent vite le tir. Et ni les uns ni les autres n'établissent de rapport entre la langue des troubadours et les «patois» dégénérés de leurs contemporains du Sud – des contemporains au surplus assez généralement considérés comme violents, incontrôlables, assez peu civilisés somme toute. Le combat des félibres n'est donc pas gagné d'avance.

Ils le mènent néanmoins. Un certain nombre de textes de Mistral, dès les débuts de l'aventure, révèlent une vision assez radicale du problème. Il y a cette note 2 de son premier poème, *Mirèio*, qui fait figure de manifeste :

Laissant de côté le passé littéraire qui a rendu la langue provençale digne de l'attention de l'histoire et de la reconnaissance de la civilisation, il est, ce nous semble, profondément injuste de traiter de patois, et comme tel, de mépriser un idiome parlé par de nombreuses populations hautement probes, intelligentes et poétiques, sous prétexte qu'il existe au dessus une langue administrative, commerciale et savante. Traiter banalement de patois la langue provençale, c'est l'insulte que le mauvais riche jette à Lazare, le vainqueur au vaincu.

7. Ph. Martel, «Les historiens du début du XIX^e siècle et le Moyen Âge occitan : Midi éclairé, Midi martyr ou Midi pittoresque», *Romantisme*, n° 35, 1982, p. 49-71.

Et Mistral enchaîne sur une comparaison provocante : à ce compte-là, les Autrichiens qui occupent le nord de l'Italie pourraient, de même, traiter l'italien de « patois ». Il enfonce le clou un peu plus loin, en faisant de la langue d'oc la seule appropriée au tempérament des populations méridionales :

La langue française transportée en Provence fait l'effet de la défroque d'un dandy parisien adaptée aux robustes épaules d'un moissonneur bronzé par le soleil. Née sous un climat pluvieux, empesée à l'étiquette des cours, façonnée avant tout à l'usage des classes élevées, cette langue est naturellement, et le sera toujours, antipathique aux libres allures, au caractère bouillant, aux mœurs agrestes, à la parole vive et imagée des Provençaux.⁸

Suit un raisonnement destiné à prouver qu'au surplus, le français, langue sèche et conventionnelle, convient certes à la science et à la philosophie, mais ne peut plus être un authentique outil de création poétique. Une idée-force dans ce manifeste : il y a un lien indissoluble entre le caractère national de l'homme du sud, façonné par son milieu et son histoire, et sa langue. Le français est dès lors un intrus, à jamais. Mistral connaissait-il Herder ? Outre la référence au rôle du climat, en conformité avec les théories scientifiques du début du siècle, et le retournement de l'ethnotype ordinaire en France à cette époque quand on parle du Méridional vif – trop vif – on trouve ici en effet une idée que le philosophe allemand n'aurait pas reniée, l'adéquation absolue entre la langue et le caractère profond du peuple qui la parle. Autre idée herderienne, cette opposition entre les langues de culture, appauvries par leur abstraction, et la spontanéité poétique et créatrice des langues populaires⁹, ce qui d'entrée de jeu – mais on y reviendra – introduit une autre dimension, celle de la langue d'oc comme langue essentiellement populaire. Dans l'immédiat, ce qui se lit dans ces lignes de Mistral, c'est un refus tranquille de considérer le français comme la langue normale du Sud.

Les textes ultérieurs renforcent le statut de la langue comme expression de l'âme d'une nationalité particulière. En 1861, Mistral dédie à ces poètes catalans dont il vient de découvrir l'existence une ode assez explicite¹⁰. Il y affirme la parenté par delà la frontière entre ces « Espagnols » et les « Français » que sont les Provençaux. Il y rappelle, en des termes très classiques, les gloires médiévales – troubadours, villes libres attachées au droit et

8. Note de l'édition de 1859 (Avignon, Roumanille), cité dans Jules Véran, *La jeunesse de Mistral*, Paris, Émile Paul, 1930, p. 127-131.

9. A. M. Thiesse, ouvr. cité p. 34-43.

10. « Odo i Troubaire Catalan », *Lis Isclo d'or*, Avignon, Roumanille, 1876. Nous citons d'après l'édition-reprint CPM, 1980, p. 164-177.

à la liberté – et l'égorgement par les « noirs corbeaux » venus du « septentrion » aux temps de la croisade. Et il en vient pour finir à la langue :

*Dis Aup i Pirenèu e la man dins la man,
Troubaire, aubouren dounc lou viei parla rouman.
Acò's lou signe de famiho,
Acò's lou sagramen qu'is àvi joun li fièu
L'ome à la terro [...]
Car de mourre-bourdoun qu'un pople toumbe esclau
Se ten sa lengo ten la clau
Que di cadeno lou delièuro¹¹.*

L'année suivante, dans un des premiers concours poétiques publics organisés par les félibres à Apt, Mistral prononce, en provençal, un discours dans lequel il développe, en prose, les mêmes idées : « Maintenons comme des hommes l'honneur de notre langue car c'est l'héritage de nos aïeux et le plus riche monument de notre gloire », avant de revenir sur l'adéquation entre langue et tempérament national :

Vouloir que notre peuple abandonne sa langue, sa franche langue maternelle où il est maître, indépendant, original, étincelant d'esprit et plein de vigueur- vouloir que notre peuple laisse de côté sa langue pour estropier, abimer la grande langue de Corneille, [...] c'est vouloir le défigurer, le condamner au ridicule et l'abaisser éternellement comme un valet.

Ce qui débouche sur une revendication : surtout pas d'école pour les petits Méridionaux...¹² En 1868, à l'occasion d'une fête littéraire à Saint-Rémy-de-Provence réunissant écrivains occitans et catalans sous l'œil de journalistes parisiens descendus pour l'occasion, Mistral prononce un autre grand discours, rythmé par la formule *ço que voulèn*, « ce que nous voulons » :

Voulèn que nòsti drole, au-liò d'estre eleva dins lou mesprés de nosto lengo (ço que fai que, plus tard, mespresaran la terro, la vièio tèrro maire ounte Diéu lis a fa naiss) voulèn que nòsti drole countunion de parla la lengo de la terro, la lengo ounte soun mèstre, la lengo ounte soun fièr, ounte soun fort, ounte soun libre. [...] Pople valèn, vaqui ço que voulèn t'aprene : à pas rougi, davans degun, coume un vincu, à pas rougi de toun istòri, à pas rougi de ta patrio, à pas rougi de ta naturo, à reprene toun rèng, toun proumiè reng entre li pople dóu Miejour. E quand chasco Prouvènço, e chasco Catalougno aura d'aquele sorto recouquist soun ounour, veirès que nòsti vilo redevendran cieuta; e mounte noun i'a plus qu'uno pouusso prouvin-

11. « Des Alpes aux Pyrénées et la main dans la main, / poètes, relevons donc le vieux parler roman! / C'est là le signe de famille, / c'est là le sacrement qui unit les fils aux aïeux / l'homme à la terre [...] / Car face contre terre qu'un peuple tombe esclave, / s'il tient sa langue il tient la clef / qui le délivre des chaînes. » Traduction de Mistral lui-même.

12. *Armana Prouvençau*, 1863, p. 14 et suiv.

*cialo, veirés naisse lis art, veirés creisse li letro, veirés grandi lis ome, veirés flouri uno nacioun.*¹³

Et le salut final à « la France notre mère » – que l'on trouvait déjà d'ailleurs dans l'« Ode aux poètes catalans » – corrige à peine la radicalité de la formulation précédente¹⁴.

En 1870, un poème célébrant la mémoire du poète agenais Jasmin, le premier auteur d'oc du 19^e siècle ayant connu un certain succès parisien permet à Mistral de revenir sur le sujet. C'est pour saluer un auteur dont le succès, à travers la récitation publique de ses poèmes un peu partout, a été aussi immense sur l'ensemble des pays d'oc, « de Bordeaux jusqu'à Marseille », là où vit le « peuple brun » :

Car nòsti mort e nòsti paire / e nòsti dre sacra de pople e de troubaire / que trepejavo, aièr, lou pèd de l'usurpaire, / e que bramavon outraja, / revivon ara dins la glòri : / Aro entre si dous mar, la lengo d'O fai flòri... / O Jaussemin, nous as venja!¹⁵

Le premier discours de Santo Estello prononcé par Mistral après l'adoption des statuts de 1876 s'intitule significativement *La lengo dóu Miejour*, « La langue du Midi ». On y trouve d'abord cette définition :

Uno lengo, lou sabès, n'es pas l'obro fatisso d'un ome o de plusiour, nimai d'uno acadèmi, ni d'un regime quint que siegue. Uno lengo, me sèmblo, es quaucarèn d'aguste e de meravious, car es lou recatadou d'aquelo lumiero santo qu'an apela lou Verbe. [...] Au founs d'uno lengo se iè soun depausa tóuti lis escaufèstre, tóuti li sentimen, tóuti li pensamen de vint, de trento, de cènt generacioun. Uno lengo es un clapas ; es uno antico foundamento ounte chasque passant a tra sa pèço d'or o d'argènt o de couire ; es un mounumen immense ounte chasco cièuta a basti soun pie-loun, ounte uno raço entiero a travaia de cors e d'amo pendènt de cènt e de milo an.

13. « Nous voulons que nos fils, au lieu d'être élevés dans le mépris de notre langue (ce qui fait que plus tard ils mépriseront la terre, la vieille terre maternelle sur laquelle Dieu les a fait naître), nous voulons que nos fils continuent à parler la langue de la terre, la langue dans laquelle ils sont fiers, par laquelle ils sont forts, par laquelle ils sont libres. [...] Peuple vaillant, voici ce que nous voulons t'apprendre : c'est à ne rougir devant personne, comme un vaincu, à ne pas rougir de ton histoire, à ne pas rougir de ta patrie, à ne pas rougir de ta nature, à reprendre ton rang, ton premier rang entre les peuples du Midi. Et quand chaque Provence, et chaque Catalogne auront de cette façon reconquis leur honneur, vous verrez que nos villes reviendront cités : et là où il n'y a plus qu'une poussière provinciale, vous verrez naître les arts, vous verrez croître les lettres, vous verrez grandir les hommes, vous verrez fleurir une nation. »

14. *Discours e dicho*, Avignon, Lou Flourege, 1906, p. 15-17.

15. « Car nos morts et nos pères/et nos droits sacrés de peuple et de poètes/que foulait hier le pied de l'usurpateur/et qui criaient, outragés/revivent maintenant dans la gloire!/Maintenant entre ses deux mers, la langue d'oc triomphe/O Jasmin, tu nous as vengés.» *Lis Isclo d'or*, ouvr. cité, p. 192-197.

*Uno lengo, en un mot, es la revelacioun de la vido-vidanto, la manifestacioun de la pensado umano, l'estrumenubre-sant di civilisacioun e lou testament parlant di soucieta morto o vivo.*¹⁶

Et pour la première fois, au contraire de sa position de 1862, Mistral aborde la question de l'enseignement de la langue :

*Sabèn proun que à dre faire, lis escolo auto e basso devrien, dins lou Miejour, adouba l'estrucioun counfourmamen à nòstis usage, à nòsti besoun, à nosto naturo. Se jamai lou bon sen, la liberta, lou dre regnon en aquest mounde, acò d'aquí sara. Mai rapelèn-nous bèn que lou gouvèr, quinte que siegue, jamai aura l'idèio de douna quaucarèn que iè demandon pas. Es dounc indispensable de reviha pertout, e dins tóuti li classo, lou goust emé l'ourguei de nosto parladuro. E quand lou pople coumprendra lou sèn patriouti e la grandour dóu Felibrige, alor demandara que i'ensignon sa lengo, e li gouvèrnemen i'ensignaran sa lengo.*¹⁷

On se trouve ici en face d'une ébauche de programme bâtie à la fois sur une conception de la langue-patrimoine et sur une approche réaliste de la nécessité d'une revendication appuyée sur de larges secteurs de l'opinion, pas seulement sur l'action charismatique de l'avant-garde félibréenne. Avec un but : la reconnaissance institutionnelle, par la France, de l'existence de la langue d'oc comme langue normale du Midi tout entier. C'est peut-être le moment où Mistral est allé le plus loin dans sa réflexion – et Dieu sait si le poète était peu à l'aise avec la théorie ! Le problème, c'est que non seulement il n'ira jamais beaucoup plus loin, mais aussi que même ses propos antérieurs les plus vigoureux sont en fait placés sous le signe de la contradiction.

Le message félibréen : sauver la langue *du* peuple ?

À vrai dire, la contradiction est sensible dès le départ : les détenteurs normaux de la langue, ce sont peut-être les méridionaux de « toutes les classes »

16. « Une langue, vous le savez, ce n'est pas l'œuvre factice d'un homme ou de plusieurs, ni d'une académie, ni d'un régime quel qu'il soit. Une langue, me semble-t-il, c'est quelque chose d'auguste et de merveilleux, car c'est le réceptacle de cette haute lumière qu'on appelle le Verbe [...] Au fond d'une langue se sont déposés toutes les vicissitudes, tous les sentiments, toutes les pensées de dix, de vingt, de trente, de cent générations. Une langue est un bloc : c'est un antique fondement où chaque passant a jetté sa pièce d'or, d'argent ou de cuivre ; c'est un monument immense où chaque cité a bâti son pilier, où une race entière a travaillé de corps et d'âme pendant des centaines et des milliers d'années. Une langue, en un mot, c'est la révélation de toute une vie, la manifestation de la pensée humaine, l'instrument sacro-saint des civilisations et le testament parlant des sociétés mortes ou vivantes. »

17. « Nous savons bien que, en toute équité, les écoles hautes et basses devraient, dans le Midi, ordonner l'instruction conformément à nos usages, à nos besoins, à notre nature. Si

unis par l'amour et l'orgueil de leur parler, comme il est dit dans le discours de 1877. Mais toutes les classes ne sont pas égales face à la langue. Dès 1852, dans un de ses premiers poèmes publiés, en introduction aux *Prouvençalo*, le premier recueil piloté par les futurs félibres, Mistral donne une image de la langue d'oc en Cendrillon: «En nous promenant dans la campagne, nous avons trouvé, dans les fermes, couverte de mauvais haillons, la langue provençale.» Ce n'est pas ici de la langue des troubadours qu'il est question, mais de sa descendante réfugiée – comme Mistral le dira plus tard – *encò di pastre e di marin*, «chez les bergers et les marins»¹⁸. Le discours de 1877 déjà cité assimile d'ailleurs explicitement la langue à une *Cendrouleto*, à une «Cendrillon», *chauchado e abandonado*, «foulée aux pieds et abandonnée». La note 2 de *Mirèio* opposait déjà la langue «gourmée» des cours à celle des robustes moissonneurs du peuple de Provence. Les textes ultérieurs montrent le même décalage entre un projet – refaire de la langue d'oc la langue de tout un peuple – et la constatation de sa situation réelle – celle d'un sociolecte, lié aux seules classes populaires. Mistral le dit assez clairement en mai 1882 à l'occasion de la Santo Estello d'Albi :

*Poudèn pas tóuti vièure dins Paris o dins Marsiho. [...] Fau que n'i ague [...] pèr boulega la tèrro, pèr laboura la mar e si tempèsto, [...] pèr manteni li raço dóu bèu país de França! E se voulès que reston, aquéli païsan, dins si vilage e dins si bòri, se voulès subre-tot que iè trobon en plen aquéu contentamen qu'apellon liberta, leïssas-ié soun lengage, necite au mitan ounte vïvon e dins lou quau espouscon tant vivamen e gaiamen lis estrambord de sa naturo.*¹⁹

C'est là, ajoute Mistral, la revendication du Félibrige, «seule résistance sérieuse contre le despotisme et l'attraction des centres». Ce discours est prononcé à Albi. La référence aux albigeois est donc inévitable, mais chez le Mistral de 1882 elle est plus que timide : le mot d'ordre, c'est oublier le sang qui a

jamais le bon sens, la liberté, le droit règnent en ce monde, ceci viendra, ceci sera. Mais souvenons-nous bien que le gouvernement, quel qu'il soit, n'aura jamais l'idée de donner quelque chose qu'on ne lui demande pas. Il est donc indispensable de réveiller partout, et dans toutes les classes, le goût et l'orgueil de notre langue. Et quand le peuple comprendra le sens patriotique et la grandeur du Félibrige, alors il demandera qu'on lui enseigne sa langue, et les gouvernements la lui enseigneront.» *Discours e dicho*, ouvr. cité, p. 28-31.

18. *Li Prouvençalo*, Avignon, Roumanille, 1852, p. 3-6. Voir aussi l'introduction de ce volume, par l'universitaire Saint-René Taillandier, qui établit le parallèle entre la renaissance d'oc et les autres renaissances «nationalitaires» d'Europe tout en précisant bien les limites que doivent respecter les Méridionaux (en gros, se borner à moraliser le peuple).

19. « Nous ne pouvons pas tous vivre à Paris ou à Marseille [...]. Il faut qu'il y en ait, [...] pour remuer la terre, pour labourer la mer et ses tempêtes, [...] pour maintenir les races du beau pays de France! Et si vous voulez qu'ils restent, ces paysans, dans leurs villages et

alors été versé, et qui tout compte fait a servi à mieux cimenter les bases de l'autel de la grande patrie française.²⁰

En mai 1886, nouveau discours, à Gap. Son titre, «La dépopulation des campagnes» :

Malur à la nacioun que pèrd sa pouesio, car dins la pouesio, coume dins lou printemps, i'a lou nouvelun, la sabo, l'alegresso d'un pople, i a la jouinesso e l'enavans. E aqueu printemps de l'amo, quau es que lou counservo dins l'esperit dóu pople, dins li veno dóu pople, senoun aquelo lengo de la familho e dóu terraire, dins laqualo sa grand ié disié de sourneto, dins laqualo sa maire ié cantavo de nouvè, dins laqualo soun paire ié dounavo si counsèu, dins laqualo risié emé sis ami d'enfanço, dins la qualo se parlavon, emé sa bono amigo, à l'oumbro d'un bouissoun, dins laqualo en un mot, tóuti si sentimen e tóuti si pensado pescon li coulour vivo de la naturo e dóu verai. [...] Ah! se sabien lou mau que se fai à la patrio, que se fai à la raço, en derabant au pople, à l'ome de la terro, lou liame que l'estaco à sa vièio famiho, à si boni coustumo, au païs ounte es na! [...] Li noble, quand gouvernavon, tiravon glòri de sa neissènço, de si grand e rèire-grand. E aro que lou pople es devengu lou mestre, aurié-ti la feblesso de rougi de sa maire, de renega la lengo que ié fai sa noublesso, que porto lou blasoun de soun passat, de soun istòri? [...] Quand Mirèio pareiguè, [...] noste grand e bon mèstre Lamartine diguè: «C'est le peuple qui doit sauver le peuple.» Dins aqueu crid, Messiés, i'a tout lou Felibrige. E basto qu'aqueu crid fugue la proufècio dóu sauvamen de nosto raço! ²¹

On retrouve la «race», la «nation», et la «patrie». Mais Mistral parle ici de la France, nullement de la «nation méridionale». Sa stratégie de communication en ces années, c'est de s'affirmer le plus irréfutable des Français, celui qui aidera à résoudre un des problèmes sociaux que se posent les élites françaises du temps, la dépopulation des campagnes, qui prive la France de ces paysans qui font les meilleurs soldats, et gonfle en revanche les villes, lieu du

dans leurs fermes, si vous voulez surtout qu'ils y trouvent complètement ce contentement qu'ils appellent liberté, laissez-leur leur langage, nécessaire au milieu dans lequel ils vivent, et dans lequel ils expriment si vivement et gaiement les enthousiasmes de leur nature. »

20. *Discours e dicho, ouvr. cité*, p. 40-43.

21. « Malheur à la nation qui perd sa poésie, car dans la poésie, comme dans le printemps, il y a le renouveau, la sève, l'allégresse d'un peuple, il y a la jeunesse et l'enthousiasme. Et ce printemps de l'âme, qu'est ce qui la conserve dans l'esprit du peuple, dans les veines du peuple, sinon cette langue de la famille et du terroir dans laquelle l'aïeule contait des sornettes, la mère chantait des noëls, le père donnait ses conseils, dans laquelle on riait entre camarades d'enfance, on causait à l'ombre d'un buisson avec sa bonne amie; dans laquelle en un mot, tous les sentiments et toutes les pensées trouvaient les couleurs vives de la nature et de la vérité [...] Ah! si l'on savait le mal qu'on fait à la patrie, que l'on fait à la race, en arrachant au peuple, à l'homme de la terre, le lien qui l'attache à sa vieille famille, à ses bonnes coutumes, au pays où il est né [...] Les nobles, quand ils gouvernaient, tiraient gloire de leur naissance, de leurs aïeux et de leurs ancêtres. Et maintenant que le peuple est devenu le maître, aurait-il la faiblesse de rougir de sa mère, de renier la langue qui lui fait sa

mélange cosmopolite et de la subversion. Une fois garanti de ce côté contre tout soupçon de séparatisme, Mistral peut alors avancer ce qui constitue la grande revendication du Félibrige à partir du milieu des années 1870, à savoir une petite place pour la langue d'oc à l'école. C'est littéralement ce qui est dit dans le discours de la Santo Estello de 1884, à Sceaux :

*O Franço, maire Franço, laissez-ïé dounc, à ta Prouvènço, à toun poulit Miejour, la lengo melicouso ounte te dis : ma maire ! E pièi, à nosto lengo, qu'an parla nòsti rèire, que parlon eilavau ti paisan e ti marin, e ti sòudard e ti fèlibre, à nosto lengo de famiho, fai-ïé dins tis escolo uno pichoto plaço au coustat d'ou francès.*²²

On n'est pas plus prudent : Mistral se garde bien de réclamer l'enseignement de la langue pour elle-même, et insiste au contraire sur le profit que l'école primaire pourrait retirer d'une prise en compte de l'acquis linguistique des petits Occitans. Son dernier discours de Santo Estello, en 1888, traite précisément du « provençal à l'école », en s'appuyant sur des remarques opportunes du linguiste Michel Bréal qui militait, à sa façon, pour l'utilisation du « patois » dans l'enseignement du français. Ainsi protégé par une référence prestigieuse et irréfutablement française, Mistral peut avancer sa revendication :

*La pretencioun qu'avèn de faire respeta lou prouvençau dins lis escolo n'es pas, coume volon dire lis enemis d'ou Felibrige, uno idèio arreirado nimai anti-franceso, es au countrari lou soulet biais de counserva e d'espandi, pèr tout caire e cantoun de la terro de Franço, aquel afougamen prouvinciau e comunau, que soulet pòu adurre la vido à la prouvinço, coume aduguè, antan, la liberta à la Souisso, l'indèpendènci à l'Americo, la Reneissènço à l'Itali, e lou pountificat de touto gl'òri umano à la meravilhouso Grèço !*²³

noblesse, qui porte le blason de son passé, de son histoire ? [...] Quand Mireille parut, [...] notre grand et bon maître Lamartine dit : "C'est le peuple qui doit sauver le peuple." Dans ce cri, Messieurs, il y a tout le Félibrige. Et puisse être ce cri la prophétie du salut de notre race. » Ouvr. cité, p. 54-57.

22. « O France, mère France, laisse-lui donc, à ta Provence, à ton joli Midi, la langue si douce dans laquelle elle te dit : "ma mère !" Et puis, à notre langue, qu'ont parlée nos aïeux, que parlent là-bas tes paysans et tes marins, tes soldats et tes fêlibres, à notre langue de famille, fais-lui dans tes écoles une petite place à côté du français. » Ouvr. cité p. 51-53.

23. « La prétention que nous avons de faire respecter le provençal dans les écoles n'est pas, comme veulent le dire les ennemis du Félibrige, une idée rétrograde ni anti-française. C'est au contraire le seul moyen de conserver et de répandre, par tous les coins et recoins de la terre de France, cet attachement, cet enthousiasme provincial et communal, qui seul peut donner vie à la province, comme il donna jadis la liberté à la Suisse, l'indépendance à l'Amérique, la Renaissance à l'Italie, et le pontificat de toute gloire humaine à la merveilleuse Grèce ! » Ouvr. cité, p. 66-71.

Bien sûr, la référence à ces pays étrangers ne traduit pas le désir de voir le «Midi» accéder à un statut d'indépendance nationale. Répétons-le: après 1870, pour l'essentiel, le mot *nation* et ses dérivés ne désignent plus guère que la seule France. Sauf peut-être dans un discours prononcé à Montpellier, en mai 1878, à l'occasion d'une fête littéraire internationale réunissant des poètes venus de tous les pays «latins»: là, Mistral présente le Midi comme une sorte de carrefour entre les sept nations latines – il le range donc, avec la Catalogne, au côté des cinq États de langue romane, Espagne, Portugal, Italie, Roumanie, France. Mais cette audace, ballon d'essai pour suggérer l'idée d'une grande confédération latine face à l'Allemagne victorieuse, reste en réalité bien timide, et bien allusive. Partout ailleurs, ce qui domine, c'est une autre terminologie: «race», «famille», «pays» et «peuple». Et le Félibrige n'est plus présenté, comme naguère, sous la forme d'une avant-garde destinée à relever une nationalité, mais comme un mouvement patriotique «sorti des flancs du peuple d'une façon inespérée» (Marseille, 1882), ou encore «descendu dans les entrailles de la terre de Provence et dans les profondeurs du peuple» (*ibid.*), ou encore «enveloppé dans la langue du peuple comme dans une forteresse» (Albi, 1882).

Entre les formulations du début, et celles d'après 1870, on mesure le repli. Les mêmes mots reviennent – «race, peuple, nation, patrie» – mais ils n'ont plus le même sens, ou plus exactement ne désignent plus les mêmes réalités. Le Félibrige ne donne pas naissance à un mouvement nationaliste, mais finit par s'arrêter au stade d'un régionalisme purement littéraire, bardé de déclarations de loyauté à la patrie française. Au mieux, certains de ses éléments les plus jeunes et les plus actifs se risquent à rêver d'un système fédéral, peut-être étendu à l'échelle de toute l'Europe – mais sans remise en cause brutale de la France. Il y a là comme un paradoxe. Au départ, la renaissance d'oc dispose de tous les arguments qui pourraient légitimer son passage à la revendication nationaliste. Le souvenir glorieux des troubadours, celui de l'évergissement des Albigeois, l'existence d'une langue d'oc qui recouvre le tiers de l'espace français, la conscience aigüe, au nord, de la différence de ce Midi, autant d'éléments favorables que tous les «petits peuples» qui s'éveillent au même moment en Europe n'ont pas. Et au départ, à lire la note manifeste de *Mirèio*, et les premiers grands textes de Mistral, on sent bien que les ambitions de ce dernier sont grandes.

Mais la fameuse note disparaît dès la seconde édition de *Mirèio*, en 1860, à Paris: elle a suscité trop de réserves chez les critiques parisiens, et Mistral préfère l'oublier. La radicalité, visiblement, ne paye pas. Pourquoi ce repli? Le

contexte français l'explique dans une large mesure. Après la débâcle de 1870, ce n'est certes pas le moment de porter atteinte à une conscience nationale durement ébréchée, et qui cherche à se réaffirmer. Pour Mistral, le seul moyen de se faire entendre à Paris, c'est de n'y dire que ce qui peut y être entendu – d'où la modicité des revendications scolaires et l'accent mis sur le thème consensuel de la lutte contre l'exode rural. Cette juste appréciation des rapports de force renvoie également à la prise de conscience assez précoce chez les félibres d'un fait tout simple : chez eux, dans le sud, ils sont peu écoutés. Dès le début des années 1870, les discours de Mistral soulignent le mouvement qui, dans la société, porte le «peuple» à abandonner sa langue, et l'expliquent par deux sentiments bien particuliers, la «vanité» et la «bêtise» de ceux qui cherchent à singer les pratiques linguistiques des *moussu*, des «messieurs». Bref, le Félibrige «sorti du peuple» est bel et bien trahi par ce dernier. Une seule stratégie possible, alors : convaincre les «messieurs», et ceux de Paris au premier chef, de bien vouloir aider le Félibrige à restaurer dans le peuple la fierté de sa langue. Bel aveu d'impuissance.

L'impuissance de Mistral lui-même, sans doute : le poète n'est pas un combattant, ni un leader, encore moins un théoricien ; il passe une bonne partie de sa vie à chercher, parmi les jeunes félibres, celui qui pourrait tenir ce rôle à sa place – en vain. Mistral n'est par ailleurs pas lui-même un vrai nationaliste. Même dans ses moments les plus enthousiastes des années 1860, il garde de sa jeunesse républicaine le respect absolu de la Nation française comme porteuse de liberté universelle : «... *es bèu de s'apela / Lis enfant de la França, e, quand avès parla / De veire courre sus li pople / De soulèu en soulèu, l'esperit renadiéu*» («... il est beau de s'appeler / les enfants de la France, et lorsqu'on a parlé / de voir courir sur les peuple s/de soleil en soleil, l'esprit de renaissance»), dit-il dans cette «Ode aux poètes catalans» qui est pourtant un de ses textes qui va le plus loin.

Une remarque pour finir : nous avons beaucoup cité Mistral ; pas seulement parce qu'il est le plus prestigieux des félibres, mais aussi parce que c'est celui qui s'est exprimé le plus clairement sur les fins qu'il assignait à la renaissance d'oc. Les autres parlent d'autre chose, ou se bornent à le paraphraser. On peut l'expliquer par la nature même du Félibrige et de sa base sociale. Ses quelques centaines d'adhérents ne représentent ni les classes dominantes du Midi, l'équivalent de celles qui en Catalogne à la même époque vont se lancer dans l'aventure du catalanisme politique, ni les classes populaires occitanophones, qui ne rêvent alors que d'accéder au français, sésame de la promotion sociale. Les félibres pour l'essentiel représentent une petite bourgeoisie éduquée, sortie du peuple effectivement, mais qui n'a d'impact et d'audience ni auprès de ce peuple, ni auprès des vraies élites du pays, tournées vers Paris. De tels

hommes ne peuvent concevoir qu'une action culturelle, et la satisfaction, pour les meilleurs d'entre eux, de leur goût pour la poésie occitane. Il n'y a pas là de quoi bâtir l'armature d'une avant-garde en marche vers la libération de sa «nationalité». Socialement situés dans l'entre-deux, on peut comprendre qu'ils soient restés dans l'entre-deux dans la définition de leur projet : ni véritable nationalisme, porteur de conflit avec la France, ni vraie résignation à un statut de simple dialecte du terroir, pittoresque et modeste. Assez pour permettre la survie d'une littérature, pas assez pour porter un vrai message politique.